

reconnaîtra pas l'existence de ces deux races et de ces deux nationalités.

Mais lorsque enfin on aura constaté que la terre canadienne, le sentiment canadien, le patriotisme canadien sont assez larges pour embrasser ces deux races et ces nationalités, on cessera de redouter l'humble mouvement qu'avec moi, ces jeunes fondateurs de la Ligue Nationaliste veulent créer. Car le sentiment que nous voulons faire naître chez les Canadiens-français n'est pas conçu dans une pensée hostile aux anglo-canadiens. Au contraire, c'est un sentiment d'orgueil et d'amour pour la patrie; c'est l'idée que le Canada est assez grand, assez beau, assez riche pour contenir tous les Canadiens; c'est la conviction que le Canada n'ayant pas encore atteint sa pleine maturité, nous n'avons pas le droit, même pour venir en aide à la Grande-Bretagne ou à l'empire de demander au peuple canadien de se départir d'un seul élément de ses richesses, de sa population, de son commerce, de sa liberté, car la tâche dont nous sommes responsables, c'est de faire grandir le Canada. Que le peuple de la Grande-Bretagne, le peuple de l'Australie, le peuple du Sud-Africain soient fidèles à leur tâche comme nous le sommes à la nôtre, et l'empire sera mieux gardé que s'il tombait aux mains des hommes qui s'efforcent de remplacer par un faux sentiment d'orgueil impérial cet attachement profond à la terre patrimoniale qui est le fondement le plus solide du progrès des nations.

M. W. H. BENNETT (Simcoe-est) : M. l'Orateur, il est bien permis aux députés de la gauche, au moins, de féliciter l'honorable député (M. Bourassa), de la bravoure, qu'il a déployée en prenant part à ce débat. Quant aux ministres eux-mêmes, nous ne pouvons guère espérer qu'ils oseraient en pareilles circonstances porter la parole. Il n'y avait, certes, pas lieu de s'attendre à ce que le ministre des Chemins de fer (l'honorable M. Emmerson), dans le profond abattement où il est plongé, osât sortir de son mutisme. Il a sans doute l'âme encore torturée par le cuisant souvenir de la sanglante défaite qui vient de lui être infligée, lorsque tout gonflé de sa puissance et de son influence de ministre d'Etat, ayant entrepris une campagne électorale dans l'importante ville de Saint-Jean, il reçut de la part des électeurs de cette cité avis qu'ils le tenaient en si maigre estime, lui et le cabinet dont il fait partie, qu'ils avaient décidé de le reléguer dans l'éternel oubli. Et n'eût été le fait, M. Hays lui-même s'est rendu dans ce comté et usé de toute son influence en faveur du candidat libéral, il ne fait guère doute que mon honorable collègue (M. Daniel), l'élu du comté aurait vu sa majorité se doubler et même se tripler. Mais que dire des ministres représentant ici la province d'Ontario ? Il y a quelque temps, le ministre du Commerce (le très honorable sir Richard Cartwright) prononçait, à Toronto, son discours d'adieu,

déclarant que l'heure allait sonner où il lui faudrait remettre en d'autres mains moins dévies le bâton de chef de la province. En effet, voilà qu'en corroboration de ces paroles, le bâton a été remis aux mains du député de London (M. Hyman). Il n'en est pas moins pénible pour le député de London, au début de sa carrière de ministre, de se voir si malmené. Il demeure dans le comté limitrophe de celui de Lambton, et c'est ce dernier qu'il a choisi comme théâtre de la lutte. Avec l'appui d'une vingtaine de députés de la province d'Ontario, il a envahi ce comté. Dans sa campagne, un autre facteur lui était venu en aide, facteur ayant toujours joui d'une grande puissance dans le comté de London—la brigade des corrupteurs. Toute cette organisation se transporta dans le comté de Lambton et il en est résulté une des défaites les plus sanglantes que le parti libéral se soit vu infliger dans ce comté, depuis nombre d'années. Le ministre des Travaux publics (M. Sutherland) qui avait déjà, au cours de sa carrière, vu une imposante majorité libérale à Woodstock se transformer en une infime minorité, durant une élection pour la législature locale, le ministre, dis-je, pour se préparer au choc, et certes, la secousse a été des plus violentes. Le directeur général des Postes était absent du pays, étant allé respirer l'air du Texas; ou plutôt c'est le ministre de l'Intérieur (l'honorable M. Sifton) qui humait l'air du Texas, tandis que le ministre des Travaux publics, prévoyant ce qui allait arriver, s'était enfui au Mexique. L'embaras qu'éprouvent ces honorables messieurs dans la province d'Ontario, c'est que la discussion des questions politiques anéantit toutes leurs chances de succès. Voici comment M. Hart, candidat du gouvernement provincial dans le comté de Muskoka, expliquait sa défaite : Ce n'est pas, disait-il, que les électeurs eussent quelque reproche à m'adresser ou qu'ils manquaient d'estime et de considération pour moi personnellement, mais j'ai dû porter le poids des péchés du gouvernement. De même, M. Robb, candidat du gouvernement libéral dans le comté de Bruce-est, et un journaliste, soit dit en passant, s'expliquant sur les causes de sa défaite, disait : "Une des raisons de ma défaite c'est que le parti tory a tenu un grand nombre d'assemblées publiques vers la fin de la campagne." Voilà ce qui milite contre ces honorables messieurs. Partout où les questions publiques se discutent devant le peuple, ils sont infailliblement vaincus.

Il est fort possible que le discours de l'honorable ministre du Commerce, à Toronto, ait servi à la fois à mettre les gens d'Ontario sur leurs gardes et à les engager à se défier de ce gouvernement. En effet, dans sa péroraison, l'orateur a lancé ce cri d'alarme.

Il n'y a aucun doute que la province d'Ontario peut perdre une grande partie de l'influence qu'elle devrait avoir dans les destinées de ce pays. Il est possible que certaines choses peu-